

KWARTALNIK NEOFILOLOGICZNY, LXVI, 2/2020
DOI 10.24425/kn.2020.133960

ANNA KACZMAREK-WIŚNIEWSKA
(UNIWERSYTET OPOLSKI)

DÉSIR SOUVERAIN, VOLONTÉ DE FER, PUISSANCE DE MANIPULATION : LES PERSONNAGES DES SPÉCULATEURS CHEZ ZOLA ET MAUPASSANT

ABSTRACT

The paper discusses two characters of speculators as shown in two 19th century novels. Zola's Aristide Saccard incarnates fever, chaos and prodigality of a provincial who has become a millionaire pursuing his dream of fortune. Guy de Maupassant's William Andermatt is a banker whose extraordinary capacity of making money is based on rationalism, cold calculation and exceptional intuition. Despite all the differences, they both embody three basic features of a businessman: desire, will and power.

KEYWORDS: ZOLA, MAUPASSANT, MONEY, SPECULATOR, BUSINESS

STRESZCZENIE

Artykuł ukazuje dwie sylwetki spekulantów – bohaterów XIX-wiecznych powieści E. Zoli (Aristide Saccard) i G. de Maupassanta (William Andermatt). Pierwszy ucieleśnia gorączkowość, chaos i rozrzutność parweniusza z prowincji, który stał się milionerem. Drugi to bankier, którego niezwykły talent do zarabiania pieniędzy opiera się na racjonalizmie, chłodnej kalkulacji i wyjątkowej intuicji. Mimo dzielących ich różnic, obaj stanowią inkarnację podstawowych cech biznesmena: pragnienia, woli i władzy.

SOWA KLUCZOWE: ZOLA, MAUPASSANT, PIENIĄDZ, SPEKULACJA, BIZNES

« La richesse ressemble à l'eau de mer : plus on en boit, plus on a soif », dit Schopenhauer (2014 : 42). Si le désir de s'enrichir remonte à la nuit des temps, certaines époques paraissent spécialement propices à son assouvissement ; il s'agit des périodes où les changements économiques et sociaux sont particulièrement rapides et portent sur tous les domaines susceptibles de générer un gain potentiel. Dans l'histoire de France, une telle période est sans doute la seconde moitié du XIX^e siècle :

Les mutations décisives de la société et de l'économie datent bien des vingt années du Second Empire. L'essentiel du réseau ferré, les grands axes, sont construits entre 1840 et 1870 ; le nouveau système bancaire [...] est sorti du terrain nourricier de la croissance économique entre 1852 et 1872 [...] ; les grands magasins à Paris (Bon Marché, Louvre) datent des années 1850,

le Printemps de 1865 [...]. Le grand fait de la centralisation des épargnes et celui de la concentration des capitaux prennent leur allègre galop après le coup d'État [...] (Bouvier 1968 : 55-56).

En effet, le règne de Napoléon III semble constituer un âge d'or pour tous ceux qui, dotés de talent et de détermination mais démunis de scrupules, mettent en œuvre leur idée fixe de « rouler sur or ». Et comme les premières décennies de la III^e République n'auront pas apporté de grands changements dans les relations économiques et sociales, cette observation s'applique parfaitement à la société des années 1880.

La littérature de l'époque tient particulièrement à l'ancrage dans le réel que Jacques Dubois explique en termes suivants :

[...] la fiction est essentiellement, pour le texte réaliste, le mode de lecture des complexités sociales, [...] là où il dit la vérité, c'est là où il invente un univers, là où il dit les rapports humains en des projections qui confinent à l'allégorie, là où il s'approprie les paroles les plus triviales en des artefacts linguistiques, qu'il propose la grille la plus opératoire et la plus perspicace de déchiffrement de la société (Dubois 2000 : 11-12).

Conscients du devoir que leur impose l'impératif réaliste de fournir au lecteur un discours crédible – quoique fictif – sur le monde réel (ce que Maupassant appellera « l'illusion complète du vrai » ; Maupassant 1909 : XV), les romanciers réalistes et naturalistes ne tarderont pas à présenter le personnage de l'affairiste millionnaire enrichi grâce aux procédés tels que la spéculation et l'agiotage. Deux exemples de pareils protagonistes deviendront l'objet de notre réflexion dans la présente esquisse : Aristide Saccard, personnage principal de deux volumes du cycle des *Rougon-Macquart* de Zola (*La Curée* et *L'Argent*), et William Andermatt, un des héros de premier plan de *Mont-Oriol*, troisième roman de Maupassant.

Le Petit Robert définit la spéculation comme « opération financière ou commerciale qui consiste à profiter des fluctuations du marché en anticipant l'évolution du prix (d'une marchandise, d'une valeur) pour réaliser une plus-value ; pratique de ce genre d'opérations » (*Nouveau Petit Robert* 1995 : 2133). Trente ans après la chute du Second Empire, cette définition relativement simple prendra des aspects beaucoup plus compliqués et des allures quasi-scientifiques avec les ouvrages de Louis Bachelier¹ qui mettront en place ce qu'on appelle aujourd'hui « mathématiques financières » ; mais à l'époque de la création des deux romans qui nous intéressent, la spéculation repose moins sur une méthode concrète de calcul que sur un savoir d'ordre instinctif, une sorte de « flair » qui permet de prévoir l'évolution des prix et de saisir tout de suite les bonnes affaires. Ce « nez » singulier doit se doubler d'un certain nombre de traits spécifiques dont l'intelligence hors du

¹ *Théorie de la spéculation* (1900), *Théorie mathématique du Jeu* (1901), *Le Jeu, la Chance et le Hasard* (1914).

commun, la connaissance du marché et le courage, voire un certain goût du risque, sont les plus fondamentaux. Il en est de même pour l'agiotage, une opération permettant de tirer des profits de la « différence entre la valeur nominale et la valeur d'échange réelle d'une monnaie, d'un effet » (*Nouveau Petit Robert* 1995 : 43).

ARISTIDE SACCARD : SPLENDEURS ET MISÈRES D'UN HOMME ANIMÉ PAR UNE FIÈVRE D'ARGENT

Dans la préface de *La Curée*, Zola désigne le Second Empire comme une « orgie d'appétits et d'ambitions » qui a déchaîné une « folie de l'agio et de la spéculation » (Mitterand / Lumbroso 2002 : 273). C'est dans ce climat d'obsession du gain, de fièvre de s'enrichir le plus vite possible, coûte que coûte, que l'auteur fait évoluer son protagoniste pour lequel il utilise le principe balzacien du retour du personnage : introduit par le premier roman de la série, *La Fortune des Rougon* (1871), où il ne joue qu'un rôle marginal, Aristide Saccard devient ensuite le personnage principal du second, *La Curée* (1872), et du dix-huitième, *L'Argent* (1891). Fils cadet des Rougon, petits marchands de province, il a, dès sa jeunesse, érigé l'argent en objet principal de ses rêves, et le désir impétueux de s'enrichir sera le *spiritus movens* de toute son existence. Étudiant, puis petit employé, il « se voyait dix fois millionnaire, logé dans une demeure princière, mangeant et buvant bien, savourant la vie par tous les sens et tous les organes de son corps » (Zola 1979 : 89). Il s'agit d'une nature impatiente qui « voulait surtout une fortune rapide » et à qui « les [moyens] les plus prompts semblaient les meilleurs » (Zola 1979 : 89). Ayant fait, lors de ses études à Paris, l'apprentissage de l'oisiveté, il réussit des manœuvres rusées pour se faire entretenir par son père, et vit « [...] regard[ant] autour de lui, comme un voleur qui cherche un bon coup à faire » (Zola 1979 : 93). Devenu journaliste, il mène, avec son journal *L'Indépendant*, une guerre aux réactionnaires ; mais, désireux de « se mettre toujours du côté de ceux qui pourraient, à l'heure du triomphe, le récompenser magnifiquement » (Zola 1979 : 116), il se convertit, le soir du 2 décembre 1851, au bonapartisme, et bientôt part pour Paris rejoindre son frère Eugène, un homme politique puissant.

Aristide « s'abattit sur Paris » (Zola 1978 : 67), tel un oiseau rapace cherchant sa proie, au bout de dix ans de vie de province qui ont encore aiguisé son désir de richesse. Il ressent, le jour d'arrivée, une joie pareille à celle d'un joueur qui peut enfin s'installer au tapis vert : « l'air de Paris le grisait, il croyait entendre [...] les voix de Macbeth, qui lui criaient : 'Tu seras riche !' » (Zola 1978 : 68). Devenu, grâce à l'intervention d'Eugène, commissaire adjoint à l'Hôtel de Ville, avec un bon salaire et une position stable, il brûle toujours de l'envie de « faire jaillir des millions » du pavé de Paris (Zola 1978 : 68). Son idée fixe a pourtant mûri : il ne se jette plus aveuglement sur tout gain potentiel ; au contraire, il prend une attitude de réflexion et de patience. Il obéit à son frère qui lui conseille d'attendre quelque temps pour trouver une meilleure

situation ; sachant écouter et regarder, il n'hésite pas à profiter de son savoir, si bien qu'« au bout de deux ans, l'Hôtel de Ville n'eut plus de mystères pour lui » (Zola 1978 : 79). Le désir se double ainsi d'une volonté ferme. C'est alors qu'Aristide Rougon se transforme en Aristide Saccard ; ce nom, qu'il s'invente lui-même, est pour lui une sorte de talisman : « il y a de l'argent dans ce nom-là ; on dirait que l'on compte des pièces de cent sous », dit-il (Zola 1978 : 75).

Un heureux hasard (aidé par la sœur d'Aristide, Sidonie, courtière et entremetteuse) lui présente enfin une possibilité de s'enrichir vite et sans effort : tout de suite après la mort prématurée de sa femme, Aristide se remarie avec une jeune fille provenant de la haute bourgeoisie, séduite à la sortie du couvent et tombée enceinte ; Saccard se présente comme son séducteur et encaisse sa dot royale. Le voilà établi : il habite un somptueux hôtel particulier dans le quartier des nouveaux-riches et fait partie des élites financières du Second Empire. Ses appétits de loup, fouettés par le savoir gagné à l'Hôtel de Ville, l'ont poussé à se jeter dans la spéculation foncière ; en effet, tout au long de l'intrigue du roman, on le verra s'engager dans des opérations de plus en plus risquées liées à la transformation de Paris dirigée par le baron Haussmann, transformation dont la base est une politique urbaine précise, comprenant « acquisition, démolition et reconstruction d'immeubles, création de voies nouvelles, suppression d'anciennes rues, remembrement du foncier, arasement et nivellement du sol [...] » (de Moncan 2012 : 83). L'expropriation des anciens possesseurs des bâtiments destinés à être démolis en vue de la construction de la ville moderne donne à des hommes d'affaires peu scrupuleux maintes occasions de s'enrichir.

« Petit, la mine chafouine » (Zola 1979 : 89), violent, ayant, comme on dit, « du vif-argent dans les jambes » (Zola 1978 : 78), Saccard mène une vie à outrance, constamment agité par une vision qui le hante : celle de la pluie de pièces d'or pleuvant sur Paris. Eugène étant nommé ministre, son frère devient vite multimillionnaire et un des personnages les plus puissants et les plus emblématiques du régime² ; et quoique son énorme fortune ne s'appuie pas toujours sur des bases honnêtes, elle n'en mène pas moins l'ancien journaliste de Plassans à une position privilégiée dans la société et à une remarquable puissance de manipulation, due à sa ruse, son courage et sa détermination de prendre tous les risques nécessaires pour gagner. Le désir effréné, modéré par la volonté, le mène à la puissance : c'est ainsi que son parcours peut se résumer.

² La politique inspirant et rendant possibles les spéculations financières de Saccard, il faut souligner encore une fois la conformité du discours romanesque zolien avec la réalité du temps, due à l'important travail préparatif de documentation effectué par le romancier. La chercheuse polonaise Halina Suwała, traductrice de *L'Argent*, mentionne, à propos de ce roman, surtout les sources concernant la politique et la Bourse. Quant à la première, il s'agit des notes de Zola résumant un ouvrage historique très populaire à l'époque, *L'Histoire des Français* de Th. Lavallée ; Suwała souligne que « seuls les événements politiques les plus importants, et qui seront ensuite exploités dans le roman, y sont relevés ». Quant à la Bourse, Zola aurait utilisé ses propres « notes prises après la visite du romancier à la Bourse de Paris » (Suwała 1960 : 651, 653).

Son existence va désormais alterner des chutes et des remontées ; ainsi, au début de *L'Argent* dont l'action se passe douze ans après celle de *La Curée*, on retrouve Saccard ruiné à force d'avoir trop risqué, et veuf pour une seconde fois. Cependant, il ne se décourage pas ; bien au contraire, son extraordinaire capacité de rebondir le pousse à présent à la spéculation boursière. Encore une fois, le moment est plus que favorable :

L'heureux dénouement du coup d'État avait immédiatement rétabli la confiance à la Bourse, [...] [ce qui] provoquait le démarrage instantané d'économie, encouragé par l'euphorie boursière : [...] tous les boursiers jouaient à la hausse. [...] Rien n'empêchait plus l'ancien État-gendarme de Louis-Philippe de devenir une sorte d'État-providence qui fournirait aux investisseurs les moyens qu'ils demandaient (Miquel 2008 : 125-126).

De plus, « le cadre juridique de la société anonyme – base même de la croissance et de la spéculation – a été libéré de tout contrôle gouvernemental par les lois de 1863 et 1867 qui ouvrent définitivement la carrière aux audaces de l'entreprise libre » (Bouvier 1968 : 56). Ayant donc, comme autrefois, flairé le climat général propice, Saccard fonde la Banque Universelle, une société anonyme censée exploiter l'Orient ; il y réussit grâce à quelques coups de Bourse magnifiques qui témoignent de son intuition financière, mais plus encore de son goût du risque. Devenu, en quelques années, à nouveau millionnaire (on estime sa fortune vertigineuse à deux cents millions de francs), il perdra brusquement tout en une seule journée : le complot des banquiers juifs aidés par son frère Eugène, devenu son ennemi, abat sa banque, le dépouille de toute sa fortune et le traduit en correctionnelle où il est condamné à la prison et à une grosse amende.

Il serait difficile de ranger définitivement ce personnage du côté des caractères noirs. « Soulignons [...] l'ambiguïté morale de Saccard : spéculateur sans scrupules, il est également désintéressé ; poussé par le seul goût du risque, il se montre à la fois calculateur et généreux [...] » (Pagès / Morgan 2002 : 235), notent les auteurs du *Guide Émile Zola*. C'est que, semble-t-il, Aristide Saccard est, à certains égards, le porte-parole de Zola lui-même : l'argent, gagné pour le seul plaisir d'en dépenser, est censé satisfaire ses besoins et lui apporter des jouissances. D'ailleurs, à son exemple, on voit très bien l'évolution des idées de Zola sur la spéculation : qualifiée de « folie » à l'époque de la publication de *La Curée*, elle prendra des allures tout à fait différentes vingt ans après ; dans une interview pour *New York Herald Tribune*, en 1890, le romancier constatera :

Je suis en train de travailler à un roman, *L'Argent*, qui traitera des questions concernant le capital, le travail, etc. [...] Je prendrai comme position que la spéculation est une bonne chose, sans laquelle les grandes industries du monde s'éteindraient, tout comme la population s'éteindrait sans la passion sexuelle (Revel 2000 : 256).

Il fait exprimer la même idée à Mme Caroline Hamelin, son autre *alter ego* dans le roman, qui constate que « l'argent était le fumier dans lequel poussait [...] [l'] humanité de demain. [...] sans la spéculation, il n'y aurait pas de grandes entreprises vivantes et fécondes, pas plus qu'il n'aurait d'enfants, sans la luxure [...] » (Zola 1965 : 280).

La construction du personnage de Saccard prouve la modernité de Zola qui comprend très bien l'importance de l'argent dans l'économie de son époque, et qui est aussi parfaitement conscient que l'argent devient de plus en plus virtuel. Il prévoit donc, en quelque sorte, la forme que les finances finiront par prendre dans notre époque. Le nom même de la banque fondée par Saccard, Banque Universelle, préfigure le capitalisme international et la mondialisation : c'est une banque où tout le monde est le bienvenu, indépendamment de sa nationalité ou de sa situation financière.

WILLIAM ANDERMATT : UNE INCARNATION MODERNE DU ROI MIDAS

Mont-Oriol, le roman « le plus balzacien » de Maupassant (Vial 1954 : 526), est souvent considéré comme « la réussite la plus achevée que nous devons à Maupassant [...] dans l'ordre de la synergie et de la cohésion romanesques » (Vial 1954 : 525). En effet, son intrigue combine deux pivots qui restent inséparables : l'histoire d'une passion adultère d'une jeune femme et d'un coureur se double de celle d'une merveilleuse réussite financière du lancement d'une ville d'eaux. Christiane de Ravenel, née dans une famille aristocratique ayant perdu la plupart de sa fortune, a épousé sans amour William Andermatt, un banquier juif millionnaire. Venue à Châtelguyon en Auvergne pour y soigner sa prétendue stérilité, elle s'y éprend de Paul Brétigny, un « homme à femmes », tombe enceinte et met au monde une fille ; or, son amant, qui éprouve un dégoût irrésistible pour la maternité, l'abandonne dès la nouvelle de sa grossesse, ce qui la convainc que toute relation amoureuse aboutit inévitablement à la déception et à la souffrance. L'aventure sentimentale suit donc une ligne descendante, tandis que celle des affaires va constamment *crescendo* : William Andermatt, un vrai magicien du capitalisme, remporte une victoire sur tous les fronts, agrandissant encore sa fortune et ajoutant des aspects nouveaux à sa puissance : « il transforme le paysage même de Mont-Oriol en quelques mois, après avoir aperçu d'un coup d'œil toutes les affaires connexes à la grande affaire de l'exploitation thermique » (Bancquart 1976 : 22).

Le portrait d'Andermatt paraît le contretype de celui de Saccard. Jeune homme né dans une riche famille juive, il possède d'emblée ce que Saccard convoite pendant de longues années avant de s'en emparer à un âge assez avancé : des millions disponibles tout de suite et une position dans la société. Cette dernière se renforce encore grâce à son mariage avec Christiane de Ravenel, une union conclue

« par adresse [...], pour étendre ses spéculations dans un monde qui n'était point le sien » (Maupassant 1976 : 42), les juifs étant à peine tolérés dans la bonne société qui consent à de pareils mariages uniquement pour sauver, avec l'argent juif, le prestige des vieux noms menacé par le fantôme de la pauvreté. Le père de Christiane, le marquis de Ravenel, ainsi que son fils Gontran, tous les deux viveurs et dépensiers, ont dilapidé la fortune familiale, tandis que « M. Andermatt, en se mariant, âge de trente ans à peine, tenait déjà cinq ou six millions, et il avait semé de quoi en récolter dix ou douze » (Maupassant 1976 : 42). En effet, il possède un véritable génie de l'argent : « achat de terrains, forages, tripotages dans l'immobilier, construction de routes, organisation de fêtes et de loisirs, séduction du clergé et du corps médical, rien ne lui est étranger, rien ne le rébute quand il s'agit de faire fructifier » (Bancquart 1976 : 22). Et, par son incroyable habileté et sa capacité insolite d'apercevoir tout de suite un gain potentiel, il réussit toujours à mettre ses plans en œuvre avec succès. Tout comme le mythique roi Midas, il transforme en or tout ce qu'il touche. C'est un conquérant, doté d'une espèce de jauge infaillible de l'argent et aimant vivre dans un monde entièrement aménagé par lui, « où les autres lui apparaissent comme de purs rapports avec sa puissance potentielle » (Bancquart 1976 : 23) et dont il contrôle pleinement l'arrangement : « il disait : 'Mon médecin', 'mon expérience', avec une autorité d'homme qui détient des choses uniques » (Maupassant 1976 : 160). L'emploi fréquent des pronoms possessifs exprime bien sa relation avec le monde et avec sa femme ; en effet, il dit « ma femme » d'une manière qui ne laisse aucun doute que « le marquis n'avait plus aucun droit sur sa fille, puisque Andermatt l'avait épousée, épouser et acheter ayant le même sens dans son esprit » (Maupassant 1976 : 160). Il faut pourtant souligner que, contrairement à Saccard, qui n'hésite pas à se risquer dans les opérations dont l'honnêteté est douteuse, Andermatt ne réalise que des affaires légales, ce qui lui procure une admiration – fût-elle réticente – de son entourage. En apparence spéculateur obnubilé par des questions d'argent, il contredit en réalité les stéréotypes concernant ce métier : facile à vivre, bon époux pour Christiane, bon père pour la petite fille qu'il croit la sienne, doté d'un certain sens artistique (il aime les bibelots et s'y connaît), il est un homme honorable qui mène une vie active respectable, réfléchie et sans excès.

Chez Saccard, tout était fièvre, agitation, impatience ; chez Andermatt, au contraire, on a affaire à un calcul aussi rapide que froid : il « éveillait l'idée d'une étrange machine humaine construite uniquement pour calculer, agiter, manipuler mentalement de l'argent » (Maupassant 1976 : 86). S'il est aussi actif que le personnage zolien, son activité est pourtant toujours soigneusement préparée et bien orientée ; s'il prend un risque, c'est seulement quand il est sûr d'en tirer profit ; s'il perd – ce qui est rarissime –, c'est pour aussitôt gagner le double de ce qu'il aura perdu. Le narrateur le caractérise comme possédant « une souplesse d'esprit, une rapidité de pénétration, une sûreté de jugement tout à fait merveilleuses » (Maupassant 1976 : 42). Son jeu préféré est d'évaluer, au premier coup d'œil, la valeur précise d'une chose quelconque ; il considère cette capacité comme propre

aux israélites qui, à son avis, sont injustement accusés d'avarice et de filouterie : « pour nous, [une chose] représente [...] une valeur, une valeur marchande appréciable et précise qu'un homme pratique doit évaluer d'un seul coup d'œil, non point pas économie, mais pour ne pas favoriser la fraude » (Maupassant 1976 : 259). Même si on se moque de lui à ce sujet et qu'on se permet des plaisanteries méchantes, il « ne se fâchait jamais, [...] en homme supérieur, sûr de lui » (Maupassant 1976 : 86).

On sent bien que, pour Andermatt, il ne s'agit pas d'un simple désir de s'enrichir, comme c'était le cas pour Saccard, mais de toute une philosophie d'existence et d'activité dont l'argent qu'il possède, la spéculation, la capacité d'évaluation et la certitude du profit sont les piliers inébranlables. C'est d'ailleurs seulement en parlant de ces choses qu'il perd parfois sa tranquillité :

Ah ! Vous ne comprenez pas, vous autres, comme c'est amusant, les affaires, non pas les affaires des marchands ou des commerçants, mais les grandes affaires, les nôtres ! [...] quand on les entend bien, cela résume tout ce qu'ont aimé les hommes, c'est en même temps, la politique, la guerre, la diplomatie, tout, tout ! il faut toujours chercher, trouver, inventer, tout comprendre, tout prévoir, tout combiner, tout oser. Le grand combat, aujourd'hui, c'est avec l'argent qu'on le livre. [...] Et je me bats, sacrebleu ! je me bats du matin au soir contre tout le monde, avec tout le monde. Et c'est vivre, cela, c'est vivre largement, comme vivaient les puissances de jadis. Nous sommes les puissants d'aujourd'hui, voilà, les vrais, les seuls puissants ! (Maupassant 1976 : 85).

En effet, les affaires ont pour lui un côté quasi-lyrique. De plus, elles lui tiennent lieu de libido ; sa femme dit à son amant : « William ne s'occupe jamais de moi, ses affaires lui suffisent » (Maupassant 1976 : 195), et on ne lui connaît pas de maîtresse. Ce qui est curieux, c'est que, au physique, ce grand faiseur d'affaires ne paraît pas très masculin ; bien au contraire, il fait penser à un chérubin de la commedia dell'arte : « un peu trop gros déjà [...], joufflu, chauve, l'air poupard, les mains grasses, les cuisses courtes » (Maupassant 1976 : 42), il est tout à fait le contraire du stéréotype d'un juif avide et parcimonieux.

« Il n'y a que l'amour et l'argent », écrit Zola dans le dossier préparatoire de *L'Argent* (Pagès / Morgan 2002 : 295), et cette remarque correspond aussi bien à l'intrigue de *Mont-Oriol*. Tous les romans analysés sont bien des romans sur l'argent ; or, l'analyse des personnages des spéculateurs qu'ils mettent en scène fait surgir un paradoxe assez intéressant. Zola avait annoncé : « Je crois que je dirai du bien de l'argent. Je vanterai, j'exalterai sa généreuse et féconde puissance, sa force expansive. Je ne suis pas de ceux qui déblatèrent contre l'argent. Je pars de ce principe que l'argent bien employé est profitable à l'humanité tout entière » (Mitterand 2012 : 23-24) ; et pourtant, le protagoniste représentant ce pouvoir d'argent n'est pas expressément sympathique, ses côtés sombres réduisant au néant cette force positive que l'écrivain attribue à l'argent. Chez Maupassant, c'est le

contraire : l'auteur étant lui-même très âpre en affaires (cf. Bancquart 1976 : 23), il semble mépriser les personnages pour lesquels tout passe par l'argent ; et pourtant, Andermatt paraît au lecteur plus acceptable que Saccard – peut-être parce qu'on sent à travers le texte le manque de connivence de l'auteur avec son personnage, manque dont la source sont les stéréotypes racistes dont Maupassant n'a pas été libre. En s'imaginant Saccard, on a envie de dire : « C'est un joli filou, celui-là » ; tandis que, à propos d'Andermatt, on dirait : « mais, au fait, qu'est-ce qu'on lui reproche, à part d'être juif ?... ».

Fièvre et chaos, montées et chutes pour l'un ; froideur et calcul, montée lente mais conséquente pour l'autre, Saccard et Andermatt incarnent chacun à sa manière la triade qui organise l'existence de tout homme d'affaires : le désir, la volonté et la puissance.

BIBLIOGRAPHIE

- BANCQUART, M.-C. (1976) : « Préface », in : MAUPASSANT, G. de (1976) : *Mont-Oriol*, Paris, 7-31.
- BOUVIER, J. (1968) : « *L'Argent* : roman et réalité », *Europe* 468-469, avril-mai 1968, 54-64.
- DUBOIS, J. (2000) : *Les romanciers du réel. De Balzac à Simenon*, Paris.
- MAUPASSANT, G. de (1909) : *Pierre et Jean* (préface), Paris.
- MAUPASSANT, G. de (1976) : *Mont-Oriol*, Paris.
- MIQUEL, P. (2008) : *Le Second Empire*, Paris.
- MITTERAND, H. / LUMBROSO, O. (éd.) (2002) : *Les manuscrits et les dessins de Zola*, t. II – *Les racines d'une œuvre*, Paris.
- MITTERAND, H. (2012) : *Autodictionnaire Zola*, Paris.
- MONCAN, P. de (2012) : *Le Paris d'Haussmann*, Paris.
- PAGÈS, A. / MORGAN, O. (2002) : *Guide Émile Zola*, Paris.
- REVEL, J.-F. (2000) : *La Grande Parade. Essai sur la survie de l'utopie socialiste*, Paris.
- REY, A. / REY-DEBOVE, J. (éd.) (1995) : *Le Nouveau Petit Robert*, Paris.
- SCHOPENHAUER, A. (2004) : *L'art d'être heureux. À travers 50 règles de vie*, trad. J.-L. Schlegel, Paris.
- SUWAŁA, H. (1960) : « À propos de quelques sources de *L'Argent* », *Les Cahiers Naturalistes* 16, 1960, 651-654.
- VIAL, A. (1954) : *Guy de Maupassant et l'art du roman*, Paris.
- ZOLA, É. (1965) : *L'Argent*, Paris.
- ZOLA, É. (1978) : *La Curée*, Paris.
- ZOLA, É. (1979) : *La Fortune des Rougon*, Paris.